

empty glass, full box and cash

Aussi toi

par Fanny Lallart

Il y a une erreur dans la caisse. Elle refait glisser les billets entre ses doigts. Elle connaît ce geste par cœur : former un petit éventail, séparer la liasse tous les 100 euros. Il y a toujours de l'affect quand elle touche de l'argent. Tous ces billets qui ne lui appartiennent pas, qui suscitent des envies de mieux, de plus. Elle forme un tas parfaitement droit, les coupures sont rangées par ordre de taille et de valeur, chaque chose est à sa place. Les billets ont une matière particulière, le papier est souple, mais résistant, comme un corps gainé. Ça lui plaît. Il lui arrive parfois de regarder des vidéos ASMR de roleplays de banquières. Des jeunes femmes portent des chemisiers entre-ouverts, comptent des dollars pendant 45 minutes, se lèchent l'index, puis l'utilisent pour attraper les coins des billets qui défilent, défilent, défilent. Certaines personnes regardent ces vidéos pour manifester, pour attirer l'argent à elles. Elle, elle aime juste le bruit crinkly du papier, leurs manucures parfaites et la naissance de leurs seins généreux. Elle aime les entendre compter calmement, lentement, taper gentiment sur leurs claviers feutrés. Pendant les premières minutes de visionnage, elle ne rentre pas dedans, elle résiste, l'histoire qu'on lui raconte est trop dissonante, elle n'arrive pas à croire au calme, ça brûle à sa porte, ça brûle dans tous les autres onglets de son ordinateur. Et puis rapidement, elle cède, elle consent et entre dans la grande bulle du déni. Comme tout le monde, elle a besoin qu'on lui raconte des histoires, elle a besoin d'illusions. Elle dissocie et trouve parfois le sommeil.

Derrière la caisse de la boutique, elle regarde la nuit tomber sur les passantx. C'est septembre et la saison où il fait encore jour quand elle sort du travail touche à sa fin. Elle recompte à voix haute mais le problème est toujours là. Il y un trou dans la caisse, et pour une fois, elle n'a rien volé. L'argent suit ses propres lois.

*Ce que ça fait aux nerfs
de vivre dans ce monde*

€

*qu'est-ce que ça fait aux ganglions
de faire de l'art
à l'ombre de la catastrophe
et au langage*

*En ce moment
ce que les blancs disent
ce qu'on réalise
c'est que notre parole se forme
depuis l'intérieur
de l'empire*

*Tous les jours nous parviennent
les nouvelles du génocide
des milliers de pixels
à l'assaut
percent notre cornée
combien de mortxes
pour qu'elles s'impriment*

*Comment la dés empathie fonctionne
de quelle échelle avons-nous besoin
un visage
un groupe
une foule
pour humaniser le sujet*

La boulangerie donne sur un grand axe, là où passera la manifestation de samedi. Elle ne sait pas encore si elle va faire grève, elle hésite. Non pas qu'elle hésite sur la nécessité de rejoindre le cortège, mais plutôt parce qu'elle a peur que ça fragilise sa relation avec son boss. Le laisser seul un samedi, alors qu'elle a prévu de renégocier son salaire à la fin du mois : ça semble être une mauvaise stratégie.

Parfois, des hommes entrent dans la boutique. Un peu musclés, un peu chauves. Ils portent des survêtements, ont un bras tatoué. Il doit lui arriver de servir des flics. Qu'est-ce qu'elle trouve à l'intérieur d'elle — quelle parade cognitive, quel talisman — pour répondre au bonjour d'un flic. Pour répondre à la question d'un flic. Un flic qui aimerait du pain sans gluten. Un flic qui aimerait qu'elle tranche son pain. Un flic qui paie avec sa montre. Un flic qui préférerait un sac en papier. Un flic qui dit bonne journée. C'est comme ça. Elle sait qu'elle va servir mais elle ne sait jamais qui. Elle continue de parler, tout en se concentrant sur la voie dans sa tête. Elle a au fond d'elle des restes de mots, des phrases qui reviennent, une interview de James Baldwin, dans laquelle il disait : « Promène-toi dans n'importe quelle ville, n'importe quel après-midi, et regarde autour de toi. Ce dont tu dois te souvenir, c'est que ce que tu regardes est aussi toi. Toustes ceux que tu regardes sont aussi toi. Tu pourrais être cette personne. Tu pourrais être ce monstre, tu pourrais être ce flic. Et tu dois décider, à l'intérieur de toi, de ne pas l'être. »

*Quand je suis allée au tribunal
j'ai passé les portiques de sécurité
avec un couteau
un couteau fin
caché à l'intérieur d'un stylo
un objet d'auto-défense
face au juge
je serrais
ma petite lame*

*Déposer plainte
c'est comme se baigner dans l'océan
un jour d'orage
on entre dans le processus de son plein gré
et très vite le courant
décide pour nous
nous aspire
il n'est plus question de volonté*

*lutter
nous épuise
peut nous faire mourir*

*Là où le narratif est écrit à notre place
depuis les institutions coercitives
celle de la justice
ou du salariat
je me rappelle de trouver des prises
pour ne pas être ceux
qui sont aussi moi*

*\$
se demander
qui fût le dernier
guillotiné en france*

Elle ouvre le rideau de fer, il s'enroule sur lui-même dans un grincement qui réveillerait les mortxes. Elle scrute le sol à la recherche d'éventuels insectes victimes de la nuit, cafards, araignées, papillons. La transformation commence, elle s'attache les cheveux, mets son tablier, sa démarche s'accélère légèrement. Ce matin, elle n'a pas eu le temps de chier avant de partir. En fait, son corps n'est rarement assez réveillé pour en avoir envie quand elle est encore chez elle, et le besoin lui vient systématiquement quand elle commence à mettre en place les étagères, vers 7h45. Elle pose son chiffon et va aux toilettes. Dans les métiers de la vente ou du service, aller aux toilettes quand on en a envie est loin d'être simple. Le salariat modifie le sommeil, les muscles, il modifie aussi l'équilibre digestif. Alors elle est contente de ce qu'elle fait tous les matins, de son obstination à chier sur son temps de travail, elle se dit que c'est toujours ça de pris.

Vers 10h, son boss arrive, il se donne un air faussement affairé, comme pour lui signifier que s'il ne vient pas plus tôt, ce n'est pas parce qu'il dort. Il lui explique qu'il veut couvrir les vitres de la boulangerie avec des panneaux de bois, pour les protéger de la manifestation de demain.

Il a appelé une entreprise spécialisée dans la protection de vitrine, une petite pme familiale créée en 2016, au moment de la loi travail. Elle se demande de quel côté de la vitre elle sera demain.

*Je cherche dans la littérature
ce que je n'ai jamais trouvé dans l'art contemporain :
le caractère explicite des choses
je cherche dans la poésie
ce que la littérature n'arrive pas à résoudre :
ce qu'il reste d'indicible dans la détresse
la colère*

*Si je faisais de l'art
c'est ça que je ferais
je ferais toutes les vitres de la galerie
avec des grands panneaux de bois*

€

*tout le monde sait
de quel côté de la barricade
sont nos espaces
cherchent à protéger
les néons
les fantasmes de neutralité*

*Ils veulent nous faire croire
que l'eau est potable
que rien ne presse
et après
quoi
!*

Le rendez-vous de la manif est à 13h. En retournant au travail après sa pause déjeuner elle traverse la foule, les banderoles, les fumigènes. Out le monde sait ici, qu'il n'y a jamais de fumée sans feu. Elle avance entre les gens qui chantent, qui se retrouvent. Quand elle pénètre à l'intérieur

de la boulangerie, l'espace est sombre, étouffant, calfeutré derrière ces grands panneaux défensifs et elle a soudainement envie de pleurer.

L'après-midi commence et c'est tout un programme : elle qui ravale cette boule au fond de sa gorge et les clientxes qui mettent un point d'honneur à quand même venir acheter leur pain aujourd'hui, à signifier que leur vie continue, qu'ils ne veulent pas arrêter le cours des choses.

La manif se met en route et les milliers de personnes passent lentement devant la boutique. Face à ces vitres aveugles, c'est le son qui permet d'imaginer le hors champs. Elle entend la rumeur familière, les klaxons qui tonnent dans l'air, les fanfares qui rayent leur disque. Elle reste là, debout sous la lumière froide, le couteau à la main, elle écoute. Elle reconnaît les chansons. Elle croit même reconnaître des voix. Elle imagine. Qu'est-ce qu'il se passerait si le cortège taguait la façade, cassait les panneaux de bois ? Et qu'est-ce qu'il se passerait si un pétard, si un feu d'artifice glissait sous la porte, arrivait dans la boutique, explosait au milieu des étagères en une pluie d'étincelles bruyantes, colorées, laissant une fumée plus dense que n'importe quelle miche de pain ? Et si quelque chose prenait feu, et si les flammes mangeaient le bois, le pain, l'immeuble et la rue ? Et si quelque chose commençait ici ?

Ce soir-là, elle boit. Elle a la peau rouge quand elle boit. La vascularisation de ses joues dessine des tâches en forme de pays. Elle boit du vin et de la bière, qu'elle paie avec ce qu'elle a volé dans la caisse, cette fois-ci. Elle est épuisée mais la frustration l'empêche de rentrer chez elle. Elle déambule, marche longtemps, passe devant les stations-services, les bureaux vides, les macdos, les entrées de parking, les hôtels ibis.

*Le vent fait tomber les feuilles des platanes
sans qu'aucun arrêté préfectoral
ne l'interdise
et au loin
deux corps solidaires
c'est l'équilibre précaire
des mains qui se tiennent
à la périphérie
de la ville*

*empty glassfull box and cash est une proposition en deux actes
et trois entractes de Tom Magnier*

avec

*Soraya Abdou, Kenza Belghiti Alaoui, Adel Bouabane, Shamsi El
Bouhali, Amaury Dijoux, Yaya Jalloux, Murielle Jean-Claude, Rachel
Lang, Carla Magnier, Raphaël Massart, Antonin Tanner,
Amara Touré, Adrien Vaudaux.*

*Né en 1995 en Seine-Saint-Denis où il vit et travaille, Tom Magnier
essaye de faire avancer sa pratique aux rythmes des emplois qu'il occupe.
Livreur, conseiller France Travail, imprimeur, docker et maintenant
enseignant, il cherche toujours à libérer du temps pour créer, avoir des
alliées, penser, arpenter, s'infiltrer, élaborer une pratique artistique
au travail, sur et avec ceux qu'il côtoie. Faire exister ces deux réalités,
en même temps et au même niveau, pour habiter la ville, développer des
formes de résilience, faire œuvre commune. Ces mondes s'articulent entre
eux par le biais de mises en scènes collectives qui sont l'occasion de former
temporairement des troupes choisies.*

*Diplômé des Beaux-Arts de Cergy, Tom Magnier a présenté son travail
dans plusieurs expositions collectives à Glassbox, Treize, La Tour Orion
(Espace Nonono), Neuvitech, Thundercage, Papillon93. Il enseigne les
arts appliqués depuis 2023 au Lycée Professionnel Arthur Rimbaud à la
Courneuve.*

*Cette proposition bénéficie du soutien de la ville de Paris
dans le cadre de l'Aide à l'Émergence.*

*Lauréat de la bourse Forte, Tom Magnier sera en résidence à Glassbox en
2026 pour mener un projet de performance et d'exposition avec ses élèves.*



*Faire un don à la caisse de soutien de la coordination
contre la répression policière Paris/IDF*